

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Ernest FRICHE

Nos morts : M. Gustave Nicod

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1943, tome 41, p. 310-313

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



NOS MORTS

M. GUSTAVE NICOD

ingénieur

Samedi 7 août, on conduisait à sa dernière demeure un paroissien modèle du Sacré-Cœur d'Ouchy, enlevé prématurément, à 45 ans, à l'affection tendrement partagée d'une épouse et de trois fillettes : M. Gustave Nicod, ingénieur, chargé de cours à l'Ecole d'ingénieurs de Lausanne. Rarement deuil aussi cruel fut entouré d'un tel hommage, d'un tel déchaînement de sympathies attristées.

Gustave Nicod, né le 27 mai 1898, à Echallens, de cette famille de vieille souche vaudoise et catholique, étroitement apparentée à deux distingués professeurs de la Faculté de médecine de Lausanne, eut la douleur, à l'âge de sept ans, de perdre son père, Auguste Nicod, premier député catholique du Grand Conseil vaudois. Grâce à la vaillance d'une mère que l'adversité ne put jamais abattre, et dont les soins diligents l'ont entouré jusqu'à ses derniers moments, l'intelligent et laborieux jeune homme fut en mesure de poursuivre ses études au Collège de l'Abbaye de St-Maurice, de 1910 à 1913. C'est dans ce milieu qui lui est resté particulièrement cher qu'il a puisé ses convictions inébranlables de chrétien qui ont passé intégralement et sans aucune compromission ni faiblesse dans toute sa conduite, demeurée exemplaire dans les milieux les plus divers : d'abord au gymnase scientifique de Lausanne, puis à l'Ecole d'ingénieurs, dans la section d'électro-technique. En 1920, il y obtient brillamment son diplôme d'ingénieur-électricien en même temps que le prix Grenier institué par feu le professeur V. Grenier, pour récompenser les élèves manifestant à la fois de sérieuses aptitudes techniques et des dispositions artistiques dans l'élaboration de leurs projets. Grandement apprécié par son maître, M. Jean Landry, il fut appelé à la fin de ses études comme assistant au Laboratoire d'électricité industrielle. En 1922, le jeune ingénieur partait pour l'Espagne, sur l'instigation d'un ami ingénieur qui désirait l'attacher à ses travaux, et y passa 13 années d'une carrière très active et qui eût été certainement brillante sans le coup de masse de la révolution communiste des Asturies en 1934, ruineuse pour lui comme pour tant d'autres victimes ! Etabli à Oviedo, il ne limita pas son activité aux travaux d'électro-technique, mais il l'étendit aux travaux hydrauliques.

Il collabora à l'adduction d'eau potable de la ville de Gihon, et occupa à Séville, un certain temps, le poste important de directeur du réseau de distribution d'électricité. Mais il attendait avidement une occasion de rentrer au pays. Grâce à M. Landry, alors directeur de l'Ecole d'Ingénieurs, son ancien maître, qui appréciait hautement ses capacités, il revint, en 1935, à Lausanne, en



qualité de secrétaire de la Haute Ecole, et se vit confier en plus l'enseignement du dessin technique. En 1940, désireux de se consacrer uniquement à l'enseignement, il abandonna le secrétariat et assumait les fonctions fort intéressantes de chef de travaux au Laboratoire d'électro-technique. A quel point le professeur Nicod fut apprécié de ses collègues et élèves de l'Ecole d'Ingénieurs, ces lignes du Bulletin technique de la Suisse romande (No du 2 octobre), le soulignent éloquentement : « Dans toutes les phases d'une carrière mouvementée, où les difficultés furent nombreuses, Gustave Nicod a manifesté une intelligence, une persévérance, un tact et des qualités de cœur qui forçaient l'estime et l'affection. Avec une claire vision de l'importance du dessin technique, il avait véritablement créé un enseignement dont les résultats

se sont bien vite fait sentir. Au secrétariat de l'Ecole, son bureau était le lieu où professeurs comme étudiants trouvaient toujours le renseignement utile, l'aide nécessaire ou l'avis précieux d'un collègue connaissant les hommes et les choses.

Dès son retour d'Espagne, il était entré au Comité de l'A. E. I. L. (Association des anciens élèves de l'Ecole d'Ingénieurs), persuadé d'y pouvoir encore servir l'Ecole. Dire qu'il fut un caissier modèle serait insuffisant : l'élaboration des annuaires, la mise à jour des listes étaient pour lui l'occasion de rechercher les disparus, de ramener des anciens ou de faire de nouveaux adhérents, d'augmenter, en un mot, le nombre et l'enthousiasme de ceux dont le premier devoir est de soutenir leur Ecole.

De maintien modeste et naturellement réservé, il se faisait des amis de tous ses collègues ou camarades de travail ; car il savait voir juste et loin en accomplissant avec un soin scrupuleux les plus minimes besognes, et sans jamais se départir du sourire qui mettait en toute chose tant de sympathie humaine. » Tombées de la plume d'un professeur de l'Ecole d'Ingénieurs, ces lignes avaient été précédées, aux funérailles, par l'émouvant témoignage du distingué Directeur actuel de l'Ecole, M. le Professeur Stucky, dont nous tenons à citer ce passage caractéristique : « L'activité de Gustave Nicod à l'Ecole d'Ingénieurs est dominée par le dévouement qu'il n'a cessé de témoigner à ses élèves et la conscience avec laquelle il a accompli les multiples tâches qui lui furent confiées. C'est ainsi que pendant sa maladie, alors que le mal exerçait déjà ses ravages, il voulut encore à tout prix corriger les exercices de ses élèves, et nous plaçait dans la douloureuse alternative, ou de le fatiguer en lui envoyant les dessins, ou de lui refuser une satisfaction à laquelle il tenait par-dessus tout ». La nouvelle de sa maladie fut accueillie avec douleur dans la Haute Ecole, et les visites de ses collègues se multiplièrent au chevet du malade, soulignant une estime et une sympathie qui confondaient à la fois et émouvaient jusqu'aux larmes ce grand cœur si modeste et si effacé par tempérament et par vertu. » Selon les termes mêmes de M. le Directeur Stucky, « quand il n'y eut plus de doute sur la gravité de son état, ce fut la consternation à l'Ecole d'Ingénieurs ».

Si le dévouement, la conscience et la discrétion furent les traits dominants du professeur, que dire maintenant de l'époux et du père littéralement exquis, dépassant la mesure commune en richesse de cœur, de tendresse affectueuse pour les siens, à tel point que tous ceux qui ont connu quelque peu de près ce foyer idéal sont incapables de réaliser par quels mystérieux et inflexibles desseins la Providence a permis qu'il fût brisé dans sa fleur, après dix années de « beau fixe ». A quel point, ici encore, Gustave Nicod rayonna, à son insu, ses vertus familiales et fit éclater la beauté du mariage chrétien par l'exemple d'une

réussite, dans la constance de l'affection et du don de soi, qui frappait tout le monde : cela éclata dans les démonstrations d'estime et d'affection qui lui furent prodiguées au cours de sa maladie par tant de parents, d'amis, de voisins, de gens apparemment indifférents, soudain remués au plus profond de leur âme par le spectacle que le malade héroïque a donné, sans se démentir un seul instant, à son entourage. Pendant ces quatre mois de souffrances physiques et morales inexorablement croissantes, il a gardé presque jusqu'au bout l'intense désir et la conviction d'une guérison qu'il regardait comme indispensable à sa mission d'époux et de père. Autour de lui, l'amitié organisait une croisade de prières adressée spécialement à notre saint national, le Bienheureux Nicolas de Flue. Le saint ermite, qui s'est exilé volontairement de sa famille, a-t-il exaucé, en conformité avec les insondables décrets divins, les supplications qui lui ont été adressées, en obtenant au cher malade la grâce d'accomplir, avec une parfaite générosité, le suprême sacrifice de sa vie, le suprême renoncement à jouir ici-bas de la présence d'une famille qui était pour lui son unique raison de vivre, de survivre ? L'auteur de ces lignes, avec beaucoup de témoins de sa mort, en a la conviction inébranlable. C'est en connaissance de cause que le prêtre dévoué de la paroisse du Sacré-Cœur qui l'assista a pu dire à ses funérailles : « Dieu sait qu'il peut demander beaucoup aux âmes généreuses pour celles qui sont indifférentes à Son Amour. Comme un saint, il (le malade) n'avait jamais assez bien accepté la souffrance. » Et pourtant, aucune plainte ne s'est échappée de ses lèvres. Héroïquement, pour ne pas être une cause de tristesse pour son épouse tant aimée, il souriait à son approche. Il le fit constamment, jusqu'aux abords immédiats du dernier soupir. Je cite encore l'oraison funèbre : « Ceux qui avaient le bonheur de s'approcher de ce grand chrétien en ressortaient meilleurs et ils avaient honte de leur égoïsme, de leur peu de foi et de leur confiance trop souvent chancelante. » Que dire de sa piété eucharistique ? Quelques semaines avant sa mort, ne pouvant accompagner ses deux aînées à l'église, le jour de leur Première Communion, il voulut recevoir le « Pain de Vie » en présence des deux fillettes en habits de premières communiantes, qui chantèrent de pieux cantiques pendant l'action de grâces de leur papa sanglotant d'émotion. Poignant spectacle pour ceux qui en furent témoins ! Souffrant terriblement de la bouche, au point de n'absorber que des liquides, M. Nicod communia encore sept jours avant son trépas. De tels faits parlent d'eux-mêmes. Un tel exemple a rayonné et rayonnera encore. Cet homme de science et de vertu eût encore beaucoup donné, s'il eût vécu, à sa famille, à son Ecole, à son pays. De son éternité glorieuse, il donnera plus et mieux encore. Notre foi l'exige impérieusement avec certitude.

E. F.